

Denis CLARINVAL

BIBLIOGRAPHIE

AU 12/08/2026

TRAGIQUES (266 pages)

Avec la Modernité, l'histoire du dévoilement de l'Être s'est donné pour dernière figure un dispositif (Gestell) dominé par la technique. Sont en péril la communauté d'Être de l'homme et de la nature ainsi que leurs appropriations distinctives.

La métaphysique, qui s'est résolue dans la technique, appelle, pour lendemain, une pensée nouvelle servie par de nouveaux concepts et un nouveau mode d'expression.

Ma méditation philosophique est sollicitée par des questions qui, sans être nouvelles, ne furent abordées qu'en marge et auxquelles les réponses, jusqu'ici apportées, n'assument pas la profondeur et, aujourd'hui, l'urgence, de ces questions.

Que disent aujourd'hui encore ces possibles ? Comment conjuguer, dans un même dire, le chant et la pensée, ces deux troncs de l'acte poétique, qu'Hölderlin et Heidegger ont en vain tenté de rapprocher ? Quelle faille dans la Modernité a permis que soit oublié, car indicible, le sens tragique de l'existence ? De quelle pensée nouvelle le dépassement de la métaphysique annonce-t-il l'avènement ? Est-il au temps du monde un autre temps de l'Être dont l'appropriation (Ereignis) par l'être-au-monde exige que se dévoile, dans son rapport à la nature, une communauté d'Esprit et le lieu de son ouverture au Sacré ?

Hölderlin, Nietzsche et Heidegger ont été les précurseurs de cette pensée nouvelle qu'impose notre temps : ils en ont tracé le chemin et mis à notre disposition des indications précieuses. Il est regrettable que de faux débats, qui ont marqué les deux premières décennies de ce siècle, les aient refoulés dans l'ombre ; et pourtant il faudra que bientôt ils en sortent car ne témoignent aujourd'hui de la pensée que des manques, sinon un vide, auxquels l'homme, qu'il devient urgent de repenser, ne pourra survivre comme tel.

CHEMINS DE CAMPAGNE. Un hommage à Heidegger (236 pages)

« Reçois d'abord, venant de l'obscur foyer de l'Être,

L'ultime incandescence d'une bénédiction,

Qu'elle enflamme la réplique :

Divinité – humanité à l'unisson.

Projette l'urgence de l'éclaircie pleine d'audace

Entre monde et terre comme plain-chant

De toutes choses pour que,

Dans la joie, il soit rendu grâce comme il faut.

Abrite dans le mot l'annonce silencieuse

D'un saut par-dessus grand et petit

Et laisse aller se perdre les trouvailles vides

De brusques illusions sur la voie de l'Être. »

(Martin Heidegger, « L'autre pensée », in « Méditation », introduction)

« Le chemin de campagne », qui conduit à la Sagesse malicieuse et à la Sérénité du Même et du Simple, nous livre, avec beaucoup de poésie et de simplicité, l'essentiel du cheminement philosophique de Heidegger. Ce chemin, qui conduit, au pied du grand chêne, jusqu'à l'éclaircie de l'Être « trinitaire » (dieu, l'homme et le monde) convie le Da-sein, qui ne peut dès lors se comprendre que comme cheminement audacieux, dans le risque de l'Être, à penser l'essence de la technique comme brouille du monde avec la terre pour ensuite la dépasser et, dans la Libre Étendue, prendre place dans le voisinage des dieux et du Sacré.

TOURMENTS PHILOSOPHIQUES : L'ANTI-DELEUZE (464 pages)

FAUT-IL BRÛLER DELEUZE ?

Faut-il brûler Deleuze ? Certainement pas ! Quand on brûle une « chandelle verte », cela fait beaucoup de fumée mais bien peu de flammes. Mais surtout Deleuze a apporté à la philosophie ce qui lui manquait cruellement : beaucoup de dérision mais également de l'autodérision. Enfin s'il me reste une allumette, je la garde pour Lukács : « c'est inutile, me dit ma fidèle Argiope, car Sartre s'en est occupé ! » Alors qu'il en soit ainsi !

Le deleuzisme est un théâtre où se croisent, sous les concepts, la bicyclette de Jarry, « La colonie pénitentiaire » de Kafka avec son étrange machine, le cimetière d'un mille-feuille, la perruque de Leibniz, beaucoup de bouffonnerie et un soupçon de sordide. La scène ? La peau plissée, tantôt lisse et tantôt rugueuse, d'un rhizome aussi vide qu'inhabitable. Le jeu ? Un spectacle en « Mille plateaux », enchaînement de scènes et de rencontres improbables.

Tout le reste en découle : des croisements furtifs, des concepts fuyants, des micro-résistances, en des points discrets, à de supposés micro-fascismes, un jeu de marionnettes sans

marionnettiste, une ritournelle. Deleuze joue avec des concepts : souvenir naïf de son enfance quand il jouait aux petites voitures.

Réalité du virtuel ! À Vincennes, tandis que Deleuze-acteur fait le clown, Badiou serre les dents : coulrophobie ou un ressentiment inexprimable ? Quand le rire nous brise les côtes et nous fait mal au ventre, la surdité est une aubaine : les petits bois de Jarry, bien enfoncés dans les oreilles, fin de la comédie ! Le père Ubu est fasciné par la guillotine : commencent les « Tourments philosophiques »...

L'ANNEAU (avec Martine HEYDEN) (359 pages)

« L'anneau », c'est une histoire, notre histoire. L'ami, ne t'attends pas à une lecture indiscreète : les secrets sont affaire de jardinier. C'est l'histoire de ce qui demeure et de ce qui le fonde, un « poème » dirait Hölderlin. L'amour, c'est affaire de poésie mais de méditation aussi quand elle se recentre sur le Simple. Car c'est simplement que le plus souvent la pensée devient profonde.

A ses début l'amour est impatient, audace d'une jeunesse fougueuse et passionnée, convaincue que l'amour n'attend pas. Mais n'aurait-elle pas raison ? Pourquoi remettre à demain l'amour quand il aspire à être toujours plus grand et plus profond ? Car l'amour n'a que faire du temps : il se noue dans l'éternité et c'est là qu'est sa demeure.

L'amour est une rivière échappée des sommets les plus hauts dont s'étanche la soif de l'âme ; elle apporte à l'Esprit la Sérénité quand la Sagesse, qui nous vient avec l'âge, se souvient de la Malice des premiers jours.

Le chêne, anneau nuptial d'un vert d'émeraude qui unit le ciel et la terre, parce qu'il plonge profondément ses racines dans cet amour qui en est la sève, se ramifie et forme une multitude.

Ce livre est un hymne à l'amour : il témoigne, sans prétention, de l'histoire singulière d'une rencontre qui s'est nouée, il y a plus de quarante ans, au pied d'un clocher dans un parterre de fleurs qui, depuis lors, jamais se sont fanées. Ce qu'il raconte tient en ces quelques mots : l'amour désarme tous les impossibles.

LE DEVENIR D'ESPRIT. Un hommage à Hölderlin (278 pages)

Ce recueil de 34 poèmes rend hommage à Hölderlin, poète de la lumière et du sacré. Il se compose de trois cycles.

Le premier, « Les Anges de l'An », déploie 22 poèmes qui traversent les saisons et interrogent la nature comme lieu d'épiphanie : là où l'infini touche au fini, où l'éternité affleure dans l'instant, et où le Sacré se manifeste dans le retrait.

Le second cycle, « Mélancolie », s'articule autour de la gravure Melancholia de Dürer, du poème Retour de Hölderlin et du thème de l'enfance bafouée. En quatre temps, il explore la tragédie d'être au monde.

Enfin, « Le devenir d'Esprit », en neuf poèmes, scrute le surgissement du Sacré, le retournement intérieur, la voyance, et l'avènement du Simple — jusqu'à une possible réplique au dieu venant. Une sagesse malicieuse y veille, en éclaireur discret.

L'AUTEUR – Formé à la philosophie et aux sciences de gestion, ancien enseignant en économie financière, Denis Clarinval revient ici à son Natal : la poésie, la tragédie, la pensée. À la suite de Nietzsche et Heidegger, et en dialogue intime avec Novalis, Hölderlin, Trakl, Rilke, Mallarmé et Rimbaud, il poursuit une approche poétique de la pensée.

L'IMPARDONNE. Un hommage aux enfants de GAZA (172 pages)

Ce recueil n'est pas un manifeste. Il ne cherche ni héros ni réponses. Il dresse le portrait d'un être effacé, silencieux, traversé par le chaos du monde. Il ne juge pas, mais constate. Il nomme les ruines et les absences, les cris étouffés et les prières sans dieu. Il parle pour ceux qu'on n'entend plus, ceux qu'on a déjà oubliés.

Composé de poèmes, de dialogues, de visions apocalyptiques, L'Impardonné est un cri voilé. Il puise dans la brutalité des symboles, dans la matière vive des mots, dans l'ombre de la pensée. Il ne se réclame d'aucune idéologie, mais se veut témoin. Témoin de l'effacement, de la rage contenue, de l'humain broyé dans la machine du temps.

Dans l'obscurité d'un monde sans repos, ce livre chemine entre silence et déflagration. Il laisse la parole à celui qu'on a trop fait taire. À celui dont le seul tort est d'avoir survécu. Ce livre est dédié aux enfants de Gaza, aux visages effacés par la cendre, à ceux que l'histoire n'écrit jamais.

LE FIL D'ARIANE 1 : L'URGENCE DE LA PENSEE (549 pages)

Cinq « Fil d'Ariane » s'entrecroisent pour former la maille de ce livre à trois « fenêtres » : l'urgence de la pensée ; la coappartenance de la poésie et de la pensée ; l'Esprit ouvert au secret ; la poésie comme nomination des dieux et du Sacré ; la « déclosion », condition de la réplique au divin faisant signe.

La première fenêtre ouvre sur un dialogue aux voies multiples : la vocation et le courage du poète ; l'indigence des mots ; l'absence ; la pensée méditante ; le baiser tragique ; l'Ereignis comme avènement ; l'Ouvert d'après Rilke. Deux ballades ouvrent et referment le dialogue dont la posture se veut méditative et détendue.

La deuxième fenêtre ouvre sur un dialogue méditant les possibles fondations d'une pensée nouvelle. On y retrouve plusieurs thèmes de la pensée nietzschéenne : le nihilisme, la volonté de puissance, l'éternel retour du même, le surhumain, le tragique ; s'y ajoutent d'autres fondations possibles : la sortie du Cogito ; le clair-obscur ; le poétique ; les visages d'une autre déité ; l'Esprit ; la généalogie comme alternative à l'historicisme.

La troisième et dernière fenêtre ouvre sur des méditations susceptibles d'éclairer ce qui se perçoit au travers de la deuxième fenêtre : le retour comme retournement en référence au poème d'Hölderlin ; l'achèvement de la philosophie ; l'avènement d'une pensée nouvelle ; le poétique comme appel au retour des dieux.

Cette première partie sur « L'urgence de la pensée » en appelle deux autres : l'une consacrée à « Nature et Esprit » en référence à Schelling et Hölderlin et l'autre consacrée à la réplique en direction du dieu faisant signe et intitulée « Le dieu venant ».

LUMIERE OBSCURE. Un hommage à G. Trakl (375 pages)

« Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire
De la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête ;
Blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de l'épine.
Puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

Plus sombres les eaux baignent les beaux jeux des poissons.
Heure du deuil, aspect taciturne du soleil ;
L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit.

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi
Et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent rose ;
Le doux chant du frère sur la colline du soir. »
(Georg TRAKL, « Printemps de l'âme », extrait)

Dans Lumière obscure, le langage vacille et s'effondre. Les mots se brisent, se taisent, se consomment dans la nuit du monde. Mais une braise persiste sous la cendre : l'Esprit fragile que le poète veille sur le bord du silence. Ces poèmes traversent l'obscurité non pour la dissiper, mais pour en recueillir la faible lueur. Ils disent la perte et la garde, l'effacement et la persistance, comme une veille au seuil de la ruine.

Lumière obscure appartient au cycle de l'effondrement, inspiré par Georg Trakl. Il témoigne de la nuit du langage et de la tâche du poète : protéger ce souffle pâle qui, dans les failles, demeure encore.

NOCTURNES (479 pages)

Nocturnes n'est pas un simple recueil de poèmes : c'est une traversée. Une descente lente et attentive dans les zones où la parole vacille, où la nuit n'est plus décor mais matière, souffle et question.

Dans ces pages, la nuit n'apaise pas : elle éprouve. Elle dévoile ce que le jour dissimule, elle met à nu la fragilité de l'être, elle confronte la langue à son propre effondrement. Chaque poème avance comme une veille, tendue entre crépuscule et abîme, dans une musique grave où résonnent Trakl, Hölderlin, Nietzsche, non comme modèles, mais comme présences lointaines avec lesquelles le texte dialogue.

Le lecteur est invité à quitter les certitudes confortables pour entrer dans un espace de silence, de clair-obscur et d'égarement fertile. La nuit y devient territoire ontologique, lieu d'écoute profonde, seuil où la parole se défait pour laisser affleurer une vérité plus nue, plus inquiète, mais intensément vivante.

Nocturnes est un livre de veille et de vertige, où la poésie ne rassure pas, mais ouvre — comme une fissure lumineuse dans la nuit du monde.

LES MAUDITS (tragédie) (402 pages)

Cette tragédie est celle d'une malédiction qui s'est abattue, dès leur plus jeune âge, sur Georg et Grete Trakl. Si ce texte évoque le destin tragique de ces deux êtres, il ne le raconte pas : il parle depuis la poésie de Georg.

Georg Trakl fut un immense poète parce qu'il était un homme profondément blessé ; Grete, pianiste talentueuse, était une jeune femme lumineuse et pourtant prisonnière d'une mélancolie intenable. Comment habiter ce qui se refuse à l'être ? Dans un monde cousu de conventions, comment vivre une relation mystique lorsque celle-ci unit un frère à sa sœur cadette ?

La poésie de Georg est sombre comme l'était son âme traversée par une souffrance incessante ; la musique de Grete apaisait les orages qui, sans relâche, ravageaient son esprit. Quant à

Grete, c'est auprès de Georg qu'elle puisait la force d'affronter sa propre nuit intérieure. Ces deux êtres s'aimaient d'un amour absolu, pur, indestructible, seul refuge et, en même temps, leur perte.

Georg a laissé une œuvre d'une intensité rare que certains n'ont pas hésité à ternir par des jugements hâtifs et des lectures réductrices. Il ne s'agit pas ici de plaider une cause, mais de rendre à sa poésie toute sa légitimité, sa vérité nue, sa puissance tragique. Il s'agit aussi de restituer à Grete sa dignité, et cette présence fervente sans laquelle Georg n'aurait sans doute pas été ce poète aussi fragile que nécessaire.

LES VENTS DU NORD. Un hommage à Fr. Nietzsche (194 pages)

Les vents du nord est un livre d'orientation, au sens le plus simple et le plus exigeant du terme. Il ne s'agit pas d'un recueil de poèmes au sens décoratif, ni d'un essai qui "explique". C'est une traversée. Une suite de fragments et de chants qui cherchent, dans la langue, un air assez froid pour rendre aux mots leur poids, et assez vif pour rouvrir un chemin.

Le titre dit déjà l'essentiel : ces vents ne sont pas ceux qui caressent, mais ceux qui dégagent. Ils viennent du Nord comme viennent les grandes clarifications, non par le confort, mais par le retrait. Ils portent une sécheresse qui n'est pas stérile, une rigueur qui n'est pas morale, une lumière qui ne flatte pas. Dans ce froid, les complaisances se fissurent, les consolations faciles se taisent, et le monde redevient visible autrement, non comme spectacle, mais comme présence.

Ce livre s'inscrit sous le signe d'un hommage à Nietzsche. À son appel aux hyperboréens, à ces êtres de distance et de hauteur, qui apprennent à respirer dans l'air rare, à se soustraire au tiède, et à préférer le risque d'une vérité nue au confort des certitudes. Les vents du Nord ne célèbrent pas une figure héroïque : ils interrogent une condition. Ils demandent ce que veut dire habiter une vie qui ne triche pas, quand les mots sont usés, quand l'époque sature, quand l'âme cherche encore un lieu.

Mais le Nord, ici, n'est pas un refuge. Car un autre vent traverse ces pages, plus abrupt, plus coupant : un mistral intérieur. Non pas un soleil de Provence, mais une force qui nettoie, qui chasse les brumes, qui oblige à tenir debout. Le mistral ne console pas, il délivre. Il ne promet pas, il éprouve. Et dans cette épreuve, quelque chose se dégage : une parole plus sobre, une écoute plus fine, une fidélité plus simple au réel.

Les vents du nord propose ainsi une expérience : celle d'une langue qui cesse de remplir et recommence à porter. Une langue qui renonce à l'emphase, refuse la posture, et cherche une justesse de veille. Ici, l'hommage à Nietzsche n'est pas une citation, mais une respiration : apprendre à vivre dans l'air froid, loin des troupeaux, sans mépris, sans sermon, avec cette exigence rare qui fait du chemin lui-même une forme de joie.

Un livre pour ceux qui pressentent qu'un vent peut sauver, non en réchauffant, mais en clarifiant. Pour ceux qui savent que le Nord n'est pas une direction géographique, mais une manière de ne pas céder. Et que, parfois, il suffit d'une rafale juste pour que l'hiver se défasse et que le passage recommence.

L'OUVERT. Un hommage à R.M. Rilke (553 pages)

L'Ouvert est né d'un dialogue silencieux avec Rainer Maria Rilke, dont il prolonge l'intuition la plus fragile : celle d'un monde qui ne se laisse approcher qu'à travers ses failles.

Ce livre n'est ni un commentaire ni une thèse, mais une traversée, une tentative d'habiter le tragique sans le refermer.

À l'écart des discours qui saturent le réel, il cherche une parole de veille, capable d'accueillir ce qui se retire.

Le langage y est mis à l'épreuve, non pour être détruit, mais pour être dépouillé de ce qui l'éloigne du monde.

Dans cet espace, la poésie devient une manière de tenir, d'écouter, de laisser advenir.

Entre la nuit de Georg Trakl et l'appel rilkéen de l'Ouvert, une voie se dessine, où la blessure n'est plus seulement perte mais ouverture.

Chaque page tente de rejoindre ce point où le visible bascule dans une présence plus dense, plus intérieure.

Il ne s'agit pas de comprendre, mais d'éprouver ce qui, dans l'effondrement même, demeure respirable.

L'Ouvert n'est pas un refuge, mais un seuil : un lieu sans clôture où le monde, malgré tout, continue de se dire.

Et peut-être est-ce là, dans cette fidélité sans garantie, que commence une autre manière d'exister.

LA CRUCHE (165 pages)

La cruche n'est rien. Rien qu'un objet familier, posé là, dans la tranquillité de l'usage. On la prend, on la remplit, on verse. Elle sert. Elle disparaît dans ce qu'elle rend possible. Et pourtant, dès que le regard cesse de la réduire à son utilité, elle s'ouvre comme une énigme.

Dans le sillage de « La chose » de Heidegger, ce livre entreprend une méditation patiente sur ce qui, au cœur même du plus simple, se retire. La cruche n'est plus seulement façonnée d'argile. Elle rassemble. Elle fait tenir ensemble la terre qui l'a portée, l'eau qu'elle accueille, le ciel qui la nourrit, les mortels qui la portent à leurs lèvres. Elle est lieu de passage, offrande silencieuse, hospitalité première.

Mais cette méditation ne se contente pas de reconduire le geste heideggérien. Elle l'habite autrement, en y laissant affleurer la faille, la nuit, la fragilité du monde contemporain où les

choses se vident de leur présence à mesure qu'elles se multiplient. Que reste-t-il d'une cruche lorsque tout devient objet, marchandise, fonction ?

Entre pensée et veille, entre poésie et retrait, « La cruche » interroge la possibilité d'un autre rapport au réel, non plus saisir, mais accueillir, non plus utiliser, mais laisser être.

Car peut-être les choses parlent-elles encore, pour peu qu'on apprenne à écouter leur silence.

ENTRETIEN AVEC L'OBSCUR (166 pages)

Ce livre n'est pas un récit autobiographique. On n'y trouvera ni confidences, ni retour sur une trajectoire personnelle destiné à expliquer l'œuvre par la vie. La parole qui s'y déploie ne procède pas du souvenir, mais d'une pensée en acte, attentive à ce qui, dans l'écriture, se cherche et se transforme.

Ce livre n'est pas non plus un résumé de pensée. Il ne propose ni système condensé, ni dictionnaire de notions. Les thèmes qui traversent l'œuvre y sont approchés dans leur mouvement vivant, tels qu'ils se laissent dire dans la forme ouverte de l'entretien, où la pensée répond, précise, infléchit, sans jamais se figer en doctrine.

Il se tient ainsi à part. Il n'explique pas l'œuvre, il en éclaire les lignes de force. Il n'en ferme pas le sens, il en indique les seuils.

On pourrait dire qu'il fait office de lanterne. Non une lumière frontale qui dissiperait toutes les ombres, mais une clarté tenue à hauteur de marche, suffisante pour accompagner le lecteur dans une œuvre fragmentaire dont la cohérence ne se donne pas d'emblée, mais se découvre au fil de la traversée.

LE PÊCHEUR DE PIERRES (206 pages)

Il est des figures qui naissent à l'ombre d'autres voix, non pour les répéter, mais pour poursuivre leur geste dans une autre lumière. Le pêcheur de pierres appartient à cette lignée. On pourrait dire qu'il est un frère tardif de Zarathoustra, mais un frère silencieux, délesté du ton prophétique, revenu des hauteurs pour se tenir au bord de l'eau.

Car ici, il ne s'agit plus de parler aux foules ni d'annoncer le Surhumain. Il s'agit d'un geste plus humble et peut-être plus grave. Penché sur le fleuve, le pêcheur ne retire pas des poissons, mais des pierres. Non pas le vivant qui s'agite, mais le minéral qui demeure. Non pas ce qui nourrit, mais ce qui pèse. Ce geste, en apparence inutile, prolonge pourtant l'épreuve zarathoustréenne : apprendre à porter le poids du monde sans s'y soustraire, consentir à la gravité sans renoncer à la lumière.

Chaque pierre remontée est comme une pensée tirée du fond, un fragment d'abîme poli par le temps. Le pêcheur ne cherche pas à transformer la terre, mais à recueillir ce qu'elle garde

en silence. Là où Zarathoustra affrontait la pensée la plus lourde, celle de l'éternel retour, le pêcheur, lui, en éprouve la densité muette, dans la répétition du geste, dans la lenteur, dans la fidélité à ce qui ne parle pas.

Le livre se tient dans cet héritage, mais il le déplace. Il ne proclame pas, il veille. Il ne transvalue pas, il recueille. Il ne cherche pas la hauteur, mais la profondeur. Et pourtant, dans cette humilité même, quelque chose de la grande épreuve demeure : apprendre à habiter le monde sans le fuir, à soutenir son poids sans espérer l'abolir.

Pêcher des pierres devient alors une manière d'être au réel, une ascèse sans doctrine, une fidélité sans témoin. Le pêcheur, dernier veilleur des rives, rassemble les fragments d'un monde dispersé, persuadé qu'au fond de la matière la plus sombre persiste encore une brasse de sens.

L'ÉTERNEL RETOUR (401 pages)

L'Éternel retour ne propose ni doctrine ni cosmologie rassurante, mais une épreuve : celle d'une pensée qui coupe le souffle avant de pouvoir être comprise. À partir d'une lecture rigoureuse de Nietzsche, dégagée des simplifications cycliques, ce livre met au jour un déplacement décisif : du retour vers le retournement. Ce qui revient n'est pas l'identique, mais ce qui, en revenant, exige d'être repris, voulu, traversé autrement. L'éternel retour cesse alors d'être cercle pour devenir bascule intérieure. De la répétition à l'instant, du poids au seuil, il ne s'agit plus d'expliquer, mais d'apprendre à porter — et à respirer là où tout semblait se refermer.

CLARA (tragédie) (539 pages)

Dans une vallée retirée, Clara vit au bord d'un monde qui ne tient plus tout à fait. Autour d'elle, le prêtre et le médecin tentent encore de dire, de comprendre, de relier. Mais quelque chose s'est déplacé : la mort ne se laisse plus penser, elle fissure. Les paroles se déploient, s'affrontent, cherchent une vérité puis soudain cèdent. Car au cœur des scènes, une présence surgit, discrète et irréductible, qui ne se relie pas. Ni symbole, ni réponse : une faille, intime et étrangère, comme une voix qui ne parle pas. Dans cet espace tendu entre fermeture et ouverture, Clara avance, sans jamais conclure. Et peut-être est-ce là que tout se joue : non dans ce qui est dit, mais dans ce qui ne tient plus. Jusqu'à ce qu'un jour, au bord du chemin, quelque chose murmure à son oreille. Et qu'un sourire, sans mélancolie, suffise à laisser le monde ouvert.

LE RETOUR DE ZARATHOUSTRA (tragédie) (509 pages)

Dix années ont passé depuis que Zarathoustra a quitté les hommes. La montagne s'est refermée sur son silence, tandis que le monde, poursuivant sa marche, semble avoir oublié jusqu'au nom de celui qui voulait lui apprendre à se dépasser.

Pourtant, un voyageur entreprend à son tour la descente vers la plaine. Il ne vient ni convertir, ni juger, ni délivrer quelque vérité nouvelle. Il vient voir. Il veut savoir ce qu'il est advenu des hommes, de leur liberté, de leur grandeur, de cette promesse laissée autrefois sur une place publique avant d'être rejetée.

Au fil de sa route, il retrouve les grandes figures du chemin de Zarathoustra : l'Insensé qui annonça la mort de Dieu, le saint retiré dans la forêt, les foules rassasiées, les gardiens du Même, les défenseurs d'une humanité qui a choisi la sécurité plutôt que le risque de devenir elle-même. Face à eux, une seule voix demeure entièrement libre : celle du merle noir, témoin ironique et lucide d'un monde que les hommes ne savent plus entendre.

À travers cette tragédie philosophique, Denis Clarinval propose une relecture originale de l'œuvre de Nietzsche. Les dialogues interrogent le conformisme contemporain, la disparition de la singularité, le règne du confort, l'effacement du tragique et la possibilité d'une renaissance spirituelle.

Mais au-delà de ces confrontations, un autre chemin se dessine, plus secret. Deux destinées avancent l'une vers l'autre sans le savoir. Celle d'un homme et celle de celui qu'il a fait naître. Au terme de cette longue traversée, une rencontre attend le lecteur : peut-être la plus étrange que la philosophie ait jamais imaginée.

LA MAIN DE DIEU (318 pages)

Dieu n'est pas ici une puissance lointaine ni une promesse de salut. Il n'est pas le garant d'un ordre, ni le refuge d'une foi. Ce livre rompt avec les figures religieuses qui ont voulu le fixer. Il le ramène au plus proche, au plus fragile, au plus exposé. Un dieu qui ne sauve pas, qui ne juge pas, qui n'explique pas. Un dieu qui demeure, silencieux, au cœur même du tragique. Non pour consoler, mais pour accompagner ce qui ne se résout pas. Non pour éclairer, mais pour tenir dans la nuit avec les hommes.

Ici, le divin n'est pas au-dessus : il est avec, dans la faille. Il partage la blessure sans la refermer, il traverse sans délivrer. La main de Dieu explore cette présence vulnérable, sans promesse. Une présence qui ne sauve pas le monde, mais le rend habitable.

LE DE-VASTE (319 pages)

Il est des livres qui racontent le monde ; celui-ci en recueille les fractures.

Au fil de vingt-et-un longs poèmes, Le Dé-vaste traverse un paysage où le langage se brise, où la lumière tombe parmi les hommes comme un corps sans nom, où les enfants marchent seuls au bord des ruines, où les villes perdent leur visage et où le monde semble pouvoir continuer sans nous. Mais cette traversée n'est jamais celle du désespoir.

Sous les décombres persistent quelques braises : un pain partagé, le chant d'un merle, les mains d'un enfant, une cendre encore chaude. C'est dans cette fidélité aux choses les plus humbles que le poème découvre une forme de présence que rien ne parvient tout à fait à abolir.

À la croisée de la poésie tragique et de la méditation philosophique, Denis Clarinval compose ici une vaste polyphonie où chaque poème répond aux autres comme les mouvements d'une même œuvre. Le Dé-vaste n'est pas le récit d'un monde disparu, mais l'exploration de ce qui demeure lorsque tout semble s'être retiré.

LES TROIS METAMORPHOSES (179 pages)

Relire Nietzsche, aujourd'hui, ce n'est pas le corriger, ni l'adoucir, ni le "mettre au goût du jour". C'est accepter que ses images, si on les prend au sérieux, traversent notre époque et s'y métamorphosent à leur tour. Ce livre propose une relecture actualisée des trois métamorphoses de l'esprit dans Ainsi parlait Zarathoustra, non comme un commentaire universitaire, mais comme une épreuve de vérité, à hauteur d'homme, à hauteur de faille. Le chameau, figure d'endurance et de respect chez Nietzsche, devient ici l'homme dépossédé de son humanité, non parce qu'il manquerait de volonté, mais parce que le poids qu'il porte n'est plus habitable. Le lion, conquérant de liberté et destructeur des anciennes tables, se déplace vers la figure de l'homme blessé, celui qui ne rugit pas pour vaincre, mais parce que quelque chose en lui ne consent plus. Quant à l'enfant, innocence, oubli, jeu et sainte affirmation, sa place est reprise par la Sérénité, non comme apaisement facile, mais comme puissance de commencement qui sait tenir, demeurer, accompagner, et faire advenir un oui qui ne soit ni naïf, ni réactionnel.

Même l'éternel retour s'y trouve transfiguré. La figure circulaire du « Convalescent » ne reconduit plus au cauchemar d'une répétition du même, elle s'ouvre en spirale ascendante, comme l'épreuve d'un devenir possible, lucide et sans promesse, où chaque reprise n'est pas un retour en arrière, mais un palier, une intensification, une joie tragique.

Une traversée, donc, où l'esprit ne cherche plus à se grandir par des tables, à se libérer par des cris, ni à créer par simple jeu, mais à retrouver une voie de devenir, habitable, fidèle, et pourtant ouverte.

LE MIROIR BRISE (563 pages)

On parle encore. Les mots circulent, se répondent, se multiplient, et pourtant quelque chose en eux ne tient plus. Ce qui se dit ne rencontre plus ce qu'il vise, et ce qui se montre ne retient plus le regard. Il ne s'agit pas d'un silence, ni d'un manque, mais d'une saturation : tout est disponible, et rien n'est atteint.

À partir de cette perte de tenue, ce livre suit une dérive lente et nécessaire. Lorsque la parole ne porte plus, il devient difficile de se tenir seul face à ce qui ne résiste plus. Alors d'autres formes de maintien apparaissent : l'appartenance, la meute, l'espace public. Non comme des fautes, mais comme des réponses à une défaillance plus originaire. Ce qui ne tient plus dans le langage se maintient ailleurs, dans ce qui relie, rassemble et prolonge.

Mais quelque chose ne se laisse pas entièrement absorber. Une trace demeure, fragile, sans origine ni promesse, qui ne se donne pas mais persiste. Ni retour, ni salut, ni reconstruction : seulement une autre manière de se tenir, plus pauvre, plus incertaine, mais plus juste.

Le miroir brisé ne propose ni diagnostic, ni issue. Il suit un déplacement : celui d'un langage qui se défait sans disparaître, et d'une présence qui cherche à tenir sans garantie. Là où tout circule, où tout se reprend, il demeure encore ce qui ne se laisse pas entièrement recouvrir.

SOUS LA CENDRE (186 pages)

Pourquoi continuons-nous à écrire lorsque les grandes certitudes se sont effondrées ? Que peut encore la poésie dans un monde où le langage semble avoir perdu sa force d'ouverture ? Et que demeure-t-il sous la cendre lorsque le feu paraît éteint ?

À travers cet entretien, Denis Clarinval poursuit le dialogue engagé dans *Entretien avec l'obscur*. Les questions se déplacent vers les grands thèmes qui traversent son œuvre : la faille, le Simple, la proximité, le tragique, le langage, la poésie, Rilke, Nietzsche, Heidegger, Bonaventura ou encore la figure du merle noir.

Loin de proposer un système philosophique, cet échange accompagne le lecteur au plus près d'une pensée en mouvement. Les réponses ne cherchent jamais à clore les questions ; elles ouvrent un espace où la réflexion retrouve le chemin de l'expérience, de l'attention et de la présence.

Sous la cendre est moins une théorie qu'une invitation à habiter autrement le monde. Car la cendre n'est jamais tout à fait froide. Sous son apparente immobilité persistent des braises discrètes. Elles n'attendent qu'un souffle pour reprendre vie.

VERTIGES (322 pages)

À travers de nombreux poèmes reliés par une même respiration intérieure, Denis Clarinval explore les régions où le réel vacille : le rêve, la folie, la mémoire, le feu, les demeures désertées, les voix qui traversent la nuit et les symboles qui précèdent toute pensée.

Chaque texte est une porte ouverte sur une contrée où les certitudes perdent leur évidence et où le monde révèle une profondeur insoupçonnée. Le lecteur y croisera des chambres obscures, des cloches de songe, des incendies intérieurs, des paysages de cendre et de lumière, autant de figures qui composent une vaste géographie de l'âme.

Vertiges n'invite pas à comprendre davantage, mais à voir autrement.

Car le véritable vertige ne naît pas devant l'abîme : il commence lorsque le monde familier se met soudain à révéler son mystère.

NOIRE EPINE

Dans les paysages crépusculaires de Georg Trakl, certaines figures ne cessent de revenir : la sœur, l'étranger, le veilleur, le voyageur perdu dans la nuit.

Les textes réunis dans *Noire épine* sont nés d'une longue fréquentation de cette œuvre majeure de la poésie européenne. Inspirés principalement de *Rêve et folie* ainsi que de nombreux autres poèmes de Trakl, ils prolongent son chant sans jamais le commenter.

La sœur y apparaît comme une présence lointaine et familière. L'errant poursuit sa marche sur des sentiers engloutis. Entre eux s'étend un même royaume d'ombres, de silence et de mémoire.

Plus qu'un hommage, ce livre est une traversée intérieure. Une méditation poétique sur la perte, la nuit et ces fragiles lueurs qui continuent de briller au cœur même de l'obscurité.

Car certaines épines fleurissent encore dans les terres abandonnées du rêve.